

---

## L'ANTHROPOLOGIE EUROPEANISTE DE CARMELO LISÓN TOLOSANA

*Ricardo Sanmartín*

La véritable biographie de celui qui jouit de l'observation et de l'écoute attentive est toujours à l'affût du vol engendré par ce dialogue entre le discours d'autrui et les propres doutes - que nous appelons réflexion. Elle est faite avec les heures d'un travail ludique, d'un effort imaginatif pour libérer le doute de son imprécision, jusqu'à la laisser libre dans l'amplitude de sa complexité, en témoignant respectueusement, et avec rigueur de la précaire certitude de ses possibilités. Ce n'est pas un pèlerinage qui soit facile à cartographier. Ce dernier passe à travers un territoire d'où on ne perçoit que les échos de ses pas, ou ceux de ses empreintes imprimées, à un rythme différent, dans de gros volumes, dans de pénétrants articles, dans des leçons suggestives, dans la parole écrite ou dite comme une invitation à partager le propre regard jusqu'à l'horizon toujours nouveau qui à chaque pas s'agrandit et s'éloigne.

Cependant, à 37 ans, il serait injuste de dire que pour nous il est né à Belmonte de los Caballeros, petite communauté équidistante de Oxford et de Saragosse, en 1966. Aussi, on arrive au point de départ, car si de cette étape zéro, non proférée alors, nous n'avons pas d'information comparable aux autres, nous savons qu'il a dû l'atteindre la considérant ancrage et fondement des doutes avec lesquels il avait fait son équipage. Il prend La Puebla de Alfindén et Saragosse, l'Université et même l'Allemagne, comme veille et contrepoint, creuset de galeries et de paysages intérieurs où la voix d'autrui trouve l'écho ou la question de sa propre voix.

Formé à Oxford avec Sir Edward Evans-Pritchard, Mary Douglas, Godfrey Lienhardt, John Campbell et tant d'autres, il obtient le grade de Docteur en Anthropologie Sociale avec "Belmonte de los Caballeros", qui parut pour la première fois à la Oxford University Press en 1966, et une seconde fois, en 1983, à la Princeton University Press, toujours dans l'attente si souhaitée de sa traduction à l'espagnol, bien que sa première édition lui valut sa reconnaissance internationale.

Quand Evans-Pritchard, impulseur de l'Anthropologie de la Méditerranée, voulut empêcher que son deuxième travail sur le terrain ne se déroule pas en Espagne, sa fermeté aragonaise vainquit l'anglais et il dirigea ses pas vers le Camino de Santiago jusqu'à la Galice, bénéficiant des bourses des fondations Gulbenkian et Wenner Gren. La Galice, où, depuis 1964, il est retourné, en plusieurs occasions, tous les ans, jusqu'en 1994, faisant un travail de recherche, tout au long de 30 années intenses, à travers des villages, des villes, des montagnes, des archives, des maisons, des pèlerinages, des fêtes, des chemins, des rivières et des ponts, à travers la vie des gens, leur écologie, leurs travaux et leurs préoccupations, la structure de leur organisation sociale, leur imagination créatrice, leurs règles et leurs croyances, leurs valeurs et leurs rituels, leur histoire et ses mythes, leur culture.

Après deux premières années intenses à travers la Galice, consacrées à observer et à écouter, à demander et à noter, à enregistrer des interviews et des conversations, à filmer et à transcrire des bandes, il présenta, en 1970, sa seconde thèse doctorale, cette fois, à la Faculté de Philosophie et Lettres de Madrid, ouvrage qui, notablement mis à jour à partir d'une très petite partie de ses recherches, fut publié par Siglo XXI l'année suivante sous le titre de "Antropología cultural de Galicia". Cette même année et dans la même maison d'édition, il nous offre un second volume, "Antropología social en España", fini un an plus tôt que le précédent, et où, à côté de deux excellents chapitres sur la Galice, dans lesquels il nous montre clairement son orientation symboliste, il expose deux de ses intérêts professionnels qui vont marquer sa trajectoire: l'espace et le temps, la réciproque interrogation de l'Écologie, la Culture et l'Histoire, dans ce cas de la propre discipline en Espagne, en sautant de l'Aragon et de la Galice vers la théorie et la méthode de l'Anthropologie Sociale, de l'Espagne vers le Nouveau Monde, de l'aujourd'hui vers l'hier américain, vers cette première interrogation du "nous" depuis l'"Autre".

Son nouveau livre "Ensayos de Antropología Social", édité chez Ayuso en 1973, est similaire à l'antérieur, dans sa structure et sa conception. De la Galice, de son histoire, de ses institutions et de ses sorcières, il saute à la Chine et au XVII<sup>e</sup> siècle. Il ajoute un chapitre sur des aires culturelles en Espagne qui préfigure ce qui deviendra un riche programme de recherche auquel il prêtera tout son intérêt d'enseignant, en encourageant le travail de recherche sur le terrain de beaucoup de ses élèves, qui sont aujourd'hui docteurs et d'excellents professionnels.

Avec un livre par an, dans cette fructueuse étape de sa carrière, il offre en

1974, aux éditions Akal, "Perfiles simbólico-morales de la Cultura Gallega". Il y étudie d'autres stratégies culturelles, matrimoniales ou verbales, tout en introduisant des analyses cognitivistes ou de nouveaux champs de recherche comme l'ethnomédecine ou l'étude culturelle de la maladie. Dans ce livre, il initie une ligne de recherche, l'une des plus lucides et des plus caractéristiques de son oeuvre postérieure.

Tout au long de ces premières années 70, avec tout juste 40 et quelques années, avoir réussi à publier 5 livres denses, pleins d'une ethnographie directe, précise et rigoureuse, minutieusement analysée depuis l'optique des courants théorico-méthodologiques pleinement en vigueur dans la Communauté Scientifique Occidentale, en avance sur son temps, dans l'Espagne prédémocratique, constitue, sans aucun doute, un rythme accéléré, pour hisser l'Anthropologie Sociale à une place méritée dans l'Université Espagnole. La quantité de ses publications n'a jamais réussi à faire assombrir sa qualité. C'est plutôt une démonstration de l'intérêt de sa vocation, de son amour pour le travail, de l'énergie de sa pensée, qui, avec son effort constant lui permettra de passer de l'Instituto de Opinión Pública à la Faculté de Philosophie comme professeur et, de là, à celle des Sciences Politiques et de Sociologie. Il crée alors à l'Université Complutense, le premier Département d'Anthropologie Sociale, et lentement, année après année, la spécialité d'Anthropologie Sociale dans la Licence de Sociologie.

Parallèlement à ce continuel et heureux effort d'écriture, au temps consacré à mettre en marche un Département universitaire et une spécialité, à former des licenciés et des docteurs, en les suivant de près dans la rédaction de leurs thèses et dans le développement de leurs travaux sur le terrain, Carmelo Lisón n'a jamais cessé ni de se rendre sur le terrain avec ses notes et son magnétophone, ni de maintenir un étroit contact avec ses collègues étrangers. Avec J. Peristiany, J. Campbell et Julio Caro Baroja, entre autres, il a animé les réunions d'anthropologues de la Méditerranée, où il a contribué à plusieurs compilations telles que "Mediterranean Family Structures" (Cambridge Studies in Social Anthropology) ou "Dote y matrimonio en los países mediterráneos" (C.I.S.). Il a également encouragé des symposiums et des rencontres internationales en Espagne.

A la suite de celles-ci, par exemple, deux volumes publiés en 1976: "Temas de Antropología Española" et "Expresiones actuales de la cultura del pueblo", dont il est l'éditeur. Travail qu'il a continué à développer avec des réunions à La Coruña, à Santa Cruz de Tenerife, à Madrid ou à Zaragoza. Certaines d'entre elles, devenues annuelles, constituent des rendez-vous attendus comme lieu de rencontre "sans frontières". Tel est le titre mérité qu'elles reçoivent, puisqu'elles

ont eu comme motif, et réussite, non seulement de rompre l'isolement hispanique, en mettant en contact ses collègues d'ici avec Oxford, Paris, Chicago, Princeton, Floride, Regensburg, le Chili, Tokio, Lisboa, Rome, Puerto Rico, Jerusalem, le Liban, le Maroc ou la Côte d'Ivoire, mais aussi de dépasser les frontières toujours faibles de la propre discipline, en réunissant anthropologues et historiens, sociologues, philologues, artistes plastiques ou écrivains, ouvrant ainsi de nouveaux champs et horizons à la discipline. Pour ceci, il a obtenu la collaboration fertile du British Council, celle de la Fondation Joaquin Costa ou celle de la Casa de Velázquez, mentors non seulement de si singulières rencontres, mais aussi d'un nombre croissant de publications et de revues, dans lesquelles on recueille la plupart des conférences présentées et discutées, dans une ambiance de travail et d'amitié, avec cette subtile connaissance qui favorise la compréhension de ce qui arrive alors comme prémices de la recherche.

En reconnaissance de cette longue et fructueuse collaboration il reçut la Palme d'Or du Ministère de l'Education français (1987) étant promu par le Gouvernement voisin au grade d'Officiel de l'Ordre des Palmes Académiques. Il a aussi été nommé membre du Royal Anthropological Institute (1991).

Comme exemple des résultats de ces rencontres il faut citer entre autres: "Antropología Social sin Fronteras" (1988), "Lengua y Cultura. Aproximación desde una semántica antropológica" (1989) éditée par J. A. Fernández de Rota, ou "Identidades e Territorio" (1990, Coord. González Reboredo et Fernández de Rota).

Bien que la densité et la rigueur de ses textes soient son talent caractéristique, il n'a pas délaissé les grands thèmes pour les rendre accessibles à la curiosité du lecteur débutant. En 1977, il publie "Invitación a la Antropología Cultural de España" pour accomplir ce que son titre indique. Il invite, à travers la suggestion et le coup de lumière, à une plus profonde analyse de la pluralité culturelle interne des Espagnes, juste avant le début de l'Espagne des Autonomies, en montrant les possibles approches des problèmes qui attendent encore une étude plus ample.

Mais ce sera en 1979, avec son second volume d'Anthropologie Culturelle de la Galice, ayant pour titre suggestif "Brujería, estructura social y simbolismo en Galicia", qu'il commencera à nous offrir le meilleur de son oeuvre.

Il est difficile de qualifier et de discriminer des oeuvres les unes des autres quand la première, "Belmonte", est déjà une oeuvre totalement mûre. Chaque nouveau texte est toujours un peu meilleur que le précédant, non pas dans sa qualité, qui est une constante, mais dans son interprétation dense et complexe de

la culture. La marche anthropologique étant un dialogue entre les "autres" et le "nous", ce ne sont pas uniquement l'éthnographie et la théorie qui ont grandi tout au long de ces années de travail sur le terrain et de réflexion, mais c'est aussi l'analyste. L'éthnographie qu'il contemple, entré dans la cinquantaine, trouve en soi un réseau de galeries plus embrouillé, un paysage plus large dans lequel il est possible de résonner. L'étude des fantaisies d'autrui trouve son point de réalité dans son analyse de la sémantique culturelle. Savantes, sorcières et magiciennes apparaissent comme des catégorisations d'une expérience dense et diversifiée qui résiste, dans sa fuite, à la prétendue sujétion des acteurs. Le conflit communal, la marginalisation, la maladie, la frustration, ont besoin de se définir, de s'attribuer, de se délimiter, de se nommer pour se savoir, en glosant l'inquiétude si Pessoaine de toute vie authentiquement humaine, si enracinée dans la coexistence sociale, comme blessée de transcendance dans sa précarité. La riche ambiguïté, avec laquelle la culture construit stratégiquement ses catégories de contours estompés, se révèle terriblement efficace pour donner une forme compréhensible à l'inquiétante expérience humaine.

Il s'agit d'une oeuvre qui, venant juste d'obtenir Carmelo Lisón la Chaire du Département qu'il dirigeait depuis sa fondation, présuppose ses études antérieures sur la structure sociale de la vie rurale en Galice et qui introduit les oeuvres postérieures, déjà en plein dans l'orientation herméneutique. Il continue d'actualiser, de façon persévérante, l'Anthropologie Sociale espagnole avec les orientations théorico-méthodologiques de l'actualité dans la communauté scientifique internationale.

Son texte suivant, "Antropología Social y Hermenéutica", publié par le F.C.E. en 1983, est un brillant quatrain dans lequel l'auteur démontre la force et l'originalité de sa pensée, aussi bien avec l'éthnographie aragonaise et galicienne, qu'avec la ferme et pénétrante lucidité de sa théorisation anthropologique. Au-delà de l'herméneutique comme instrument, la tâche anthropologique devient, entre ses mains, une création nécessaire pour accueillir, avec la rigueur que seul l'art possède, la propre créativité des acteurs dans leur culture, qu'elle soit celle du rite de la fête ou le génie créateur de la parole dans l'art de la magie.

Carmelo Lisón n'a jamais été un bon inventeur de titres pour ses livres. "Antropología Social: Reflexiones incidentales", publié par le C.I.S. en 1986, est un quintil surprenant qui, derrière un titre si sobre, cache aussi bien une étude de la vie rurale qu'une analyse brillante du rituel. Avec tout cela, C. Lisón nous montre ce que l'Anthropologie Sociale peut faire en fécondant l'Histoire avec l'interprétation anthropologique. Il finit le livre avec un exposé sur la discipline

anthropologique à partir du modèle de la raison poétique, tout en montrant (au delà de ce que L. White signala) la pluralité des lieux dans lesquels la culture fait irruption, en nous invitant à situer la discipline aussi près de Borges que de Malinowski, de Sofocles que de Geertz, de Gauguin que de Feyerabend, de Gombrich ou de P. Ricoeur.

La dernière oeuvre publiée - pour peu de temps, puisqu'il y en a trois autres qui sont en attente - est, sans aucun doute, la meilleure (pour le moment). Il s'agit de deux volumes d'une écriture serrée comme sa pensée, comme si, avec cette singulière façon de faire, l'éditeur avait voulu maintenir encore mieux, les idées de l'auteur, en arrêtant la pensée du lecteur au rythme adéquat, afin qu'il ne laisse pas échapper, avec la rigueur, la beauté de l'oeuvre. "Demonios y exorcismos en los siglos de oro" (Akal, 1990) et "Endemoniados en Galicia hoy" (Akal, 1990), forment les tomes I et II de son "España Mental".

Carmelo Lisón évoque tellement de choses à la fois dans ses deux volumes, qu'on ne peut essayer de les condenser en quelques mots sans décevoir le futur lecteur et sans être injuste avec l'oeuvre. Avant tout, il faudrait commenter que le tout ne peut se faire avec peu. En réalité C. Lisón est depuis longtemps occupé à écrire ces deux livres, à les préparer, depuis son travail sur le terrain, et à les penser dans cette attitude d'écoute face à l'ethnographie soumise aux questions qui traduisent ce que la même ethnographie se demande avec obstination sur notre image de ce qui est humain. Ainsi seulement, avec une telle observation, longue et soutenue, en appuyant la tension de la question, la faible voix de toute réponse précieuse se fait audible, avec toute la richesse de sa pluralité de tons, de notes et d'harmonies. Mais cette durée répond aussi au souhait de quantifier quelques dimensions des phénomènes culturels qu'il analyse. Conscient de la délicate nature des croyances, autant que de la force de sa réalité pour les acteurs, l'auteur essaie de maintenir et de multiplier au maximum les témoignages, en soutesant toutes les références systématiques possibles, en éclaircissant tout ce que dit chaque manifestation de chaque informant.

Le premier volume, centré sur l'Espagne Baroque, tout en faisant une excellente histoire de la mentalité de l'époque, est aussi une brillante étude de l'Anthropologie religieuse, politique et de l'art en une seule pièce. Le témoignage de la littérature de l'époque, des rapports des inquisiteurs ou de ceux des historiens, se croisent et analysent, jusqu'à nous faire voir les discriminations centrales de la culture des siècles d'or, pour, de là, contempler des façons de catégoriser le mal. Quand cette analyse verse sur des témoignages réels, de surprenantes similitudes structurales apparaissent entre des personnages aussi polaires que mystiques, des

poètes, des possédés et des béats, pouvant ainsi montrer le talent commun de la culture qu'ils partagent. Son intérêt ne réside donc pas seulement dans la profondeur avec laquelle il étudie la Cour confuse de Carlos II el Hechizado (l'Ensorcelé), mais dans le fait de montrer, depuis le sommet du pouvoir jusqu'à la clôture conventuelle, depuis le théâtre public jusqu'à la conscience tourmentée des acteurs, de semblables procédés culturels en action, une même humanité qui souffre.

Le second volume, centré à nouveau sur la Galice, contient peut-être la plus complète ethnographie existante à propos de la possession, la plus délicatement étudiée dans toute sa complexité. Ici, C. Lisón atteint, à un degré inégalé, une chose qui a été une constante dans son oeuvre si vaste: analyser minutieusement les données, bombarder l'ethnographie depuis tous les angles possibles et, à la fois, respecter dans son intégrité sa radicale altérité, sa capacité à nous surprendre en nous sentant questionné, en nous la montrant avec toute la richesse de son ambiguïté, comme expérience réelle, résistante à notre souhait de la dominer par la raison. Géographie, expérience sociale, dédoublements internes, croyances, rites, acteurs et conduite, forment un tout qui contribue à spécifier le phénomène de la possession dans sa singularité et dans ses diverses manifestations, pour, de là, sauter à la généralisation anthropologique et repousser la limite de l'incompréhension.

Si C. Lisón commença à se questionner sur les racines historiques et écologiques de quelques institutions et modèles culturels qui teintaient, au travers des générations, des valeurs comme l'honneur des aragonais, les croyances et les symboles qui aidaient dans la genèse d'une identité collective galicienne, commerciale, et même locale, dans chacune des Espagnes, pas à pas, texte après texte, il s'est relevé au bord de l'horizon du connu pour, depuis la limite, guetter la nuit des questions persistentes, celles que l'homme s'est toujours posé sur l'Homme et que, contraints par des réponses devenues désuettes, il nous faut reformuler, jamais en vain, car l'art anthropologique, comme toutes les Humanités, est un savoir ou un comprendre essentiellement historique, relatif dans sa formulation - non pas dans son fondement - à l'époque pour laquelle il doit se proférer. De ce point de départ, il arrive maintenant à une nouvelle limite, au défit du sujet, au bord du moi bousculé par la tension de l'expérience et qui, en se montrant plural, nous redemande: en réalité, qui sommes-nous?

*Ricardo Sanmartín*  
*(Universidad Complutense, Madrid)*